

Politique et environnement à la fin du XIX^e siècle : hétérogénéité des arguments préservationnistes en faveur des premiers parcs nationaux américains

Marie-Christine Blin

S'il est un parc national américain qui défraie régulièrement la chronique en ce début de XXI^e siècle, c'est bien celui de Yellowstone. Il attire plus de 3 millions de visiteurs du monde entier chaque année, la plupart en été, mais aussi plus de 125 000 en hiver, qui s'y rendent pour y faire l'expérience de la motoneige...

Tout ceci commence à s'avérer problématique pour la tranquillité de la faune et des visiteurs, tant au niveau de la pollution sonore que de celle de l'air, de la composition chimique de la neige que de la qualité de l'eau. Même la santé des rangers en pâtit : ils en sont maintenant réduits à porter des masques à gaz aux portes d'entrée du parc qui détient, en hiver, le triste record du taux de monoxyde de carbone le plus élevé de tout le pays...

Dans une controverse qui a généré plus de courrier que toute autre question dans l'histoire du National Park Service depuis presque un siècle, les administrations successives ont prohibé (sous Bill Clinton) puis à nouveau autorisé (sous George W. Bush) l'utilisation de ce type de véhicules dans le parc... Un débat qui semble surréaliste à propos du premier parc national américain, et même mondial, à propos d'une institution que l'écrivain et historien Wallace Stegner qualifiait de « meilleure idée que nous ayons jamais eue », mais un débat qui trouve ses racines dans les discussions qui ont entouré la naissance des cinq premiers parcs nationaux américains au XIX^e siècle : Yellowstone (en 1872), Yosemite (en 1864 comme parc d'État, puis en 1890 comme parc national), Sequoia & General Grant (en 1890) – appelé de nos jours King's Canyon – et Mount Rainier (en 1899).

Si tout un chacun a tendance à penser que la motivation première dans la création d'un parc national ne peut être que la préservation de l'environnement et de la faune, il n'en a pas vraiment été ainsi, que ce soit dans les débats politiques au Congrès ou dans les discussions – dans la presse et parmi l'élite intellectuelle – qui ont mené à la création des premiers parcs américains. Nous allons donc voir combien les arguments préservationnistes qui allaient l'emporter étaient hétérogènes, comprenant le terme 'préservationniste' dans son sens général, c'est-à-dire 'en faveur de la préservation' et non pas dans celui qui allait lui être attribué au tournant du XX^e siècle, dans l'opposition entre préservationnistes (partisans de la non intervention, de la non utilisation de la nature, sous la houlette de John Muir) et conservationnistes (partisans de l'utilisation raisonnée – « wise use » opposé à « wasteful use » – menés par Gifford Pinchot et Theodore Roosevelt).

Certes, des voix se sont élevées au cours du XIX^e siècle pour en appeler à la préservation de la nature per se. Le peintre George Catlin, dès 1832, souhaitait la création d'un « Parc de la Nation » pour préserver ce qui n'allait pas tarder à disparaître : Indiens et bisons dans leur environnement naturel millénaire. Thoreau, quant à lui, en 1851, reconnaissait que « c'est dans l'état sauvage qu'est la sauvegarde du monde. » Et George Perkins Marsh, en 1864, publiait un *Man and Nature* visionnaire, dénonçant déjà l'impact humain sur l'environnement et ses conséquences imprévues... une opinion en nette démarcation avec la vision classique qui prévalait à l'époque de l'action humaine comme intrinsèquement bénéfique et essentielle à la création d'un État plus civilisé.

Mais ce furent plutôt d'autres idées qui sensibilisèrent l'opinion et l'emportèrent dans les débats qui conduisirent à la création des premiers parcs :

- ▶ le sentiment d'infériorité culturelle vis-à-vis de l'Europe et le nationalisme fondé sur le paysage,
- ▶ le souci de protéger les terres publiques contre les intérêts privés et la commercialisation outrancière qui avait, déjà dans les années 1830, défiguré les chutes du Niagara,
- ▶ les vertus thérapeutiques pour la santé physique, autant que psychique, des paysages ou des sources, qui pouvaient s'avérer lucratives en attirant les touristes, et enfin
- ▶ l'inutilité de ces terres ou absence de valeur économique marchande pour les industries forestière et minière ainsi que l'agriculture.

Le sentiment d'infériorité culturelle et le nationalisme fondé sur le paysage

Si la majorité du peuple américain s'enorgueillissait de son progrès matériel et de son inventivité, les esprits éclairés de l'époque avaient conscience que l'absence de châteaux, cathédrales et autres ruines antiques ôtait au pays toute légitimité intellectuelle sur la scène internationale. (Runte : 1997, 11)

Des critiques européens ne manquaient d'ailleurs pas de le rappeler à la jeune nation, comme le révérend anglais Sydney Smith qui demandait en 1820 : « Aux quatre coins du globe qui lit un livre américain ? Ou va voir une pièce de théâtre américaine ? Ou regarde un tableau américain ou une statue américaine ? » (Runte : 1997, 32) ou le très influent critique d'art anglais John Ruskin qui avouait : « On m'a aimablement invité à visiter l'Amérique [mais] je ne pourrais, ne serait-ce que deux mois, vivre dans un pays si indigent qu'il ne possède aucun château. » (Huth : 1948, 7)

Les romantiques, quant à eux, auraient pu soutenir que les paysages compensaient ce manque mais, avant le milieu du siècle, seuls ceux de l'Est étaient connus et n'avaient rien d'extraordinaire pour les démarquer de l'Europe. (Runte : 1997, 7-8). John Ruskin en disait même en 1856 : « Je viens de voir quelques paysages d'un peintre américain d'un certain renom, et ils sont d'une laideur prodigieuse. Je vois que ce sont des études fidèles à la réalité et que la laideur du pays doit être incommensurable. » (Huth : 1948, 7)

Les intellectuels américains eux-mêmes étaient victimes de ce qu'Alfred Runte a nommé « anxiété culturelle », « insécurité culturelle » ou « anxiété historique », tels Washington Irving ou James Fenimore Cooper, qui pourtant vantaient les mérites des paysages américains, mais n'hésitaient pas à affirmer qu'il leur manquait « l'empreinte du passé ». (Deakin, 51-52). Nathaniel Hawthorne, lui aussi, regrettait qu'il y ait « aucune ombre, aucune antiquité dans [mon] cher pays natal. » (préface à *The Marble Faun*, 1860, citée dans Vermaas, 3)

Seules les chutes du Niagara pouvaient compenser ce manque de richesses culturelles par leur caractère spectaculaire, mais, défigurées par de trop nombreux magasins de souvenirs, moulins et autres spectacles de cirque, elles ne s'avéraient être, en fait, qu'une source de honte supplémentaire, vu les nombreuses critiques de touristes européens dont elles faisaient l'objet...

Il fallut donc attendre bien après la fin des années 1840 et l'acquisition ou l'annexion de nouveaux territoires puis leur exploration pour voir les paysages somptueux de l'Ouest se transformer en richesses culturelles ; Cooper lui-même ne disait-il pas : « Dans l'ensemble, il faut admettre que l'Europe offre aux sens des

panoramas plus sublimes et certainement plus majestueux que ceux que l'on peut trouver à l'intérieur de nos propres frontières, à moins que l'on se rende dans les Rocheuses et les chaînes de montagnes de Californie et du Nouveau Mexique. » (Deakin, 52)

La découverte de la vallée du Yosemite et des séquoias de la Sierra Nevada en 1851-52 fournit enfin aux États-Unis une raison valable de revendiquer une certaine reconnaissance culturelle à travers leurs merveilles naturelles. On se mit immédiatement à vanter les beautés de l'Ouest tout en minimisant celles de l'Europe. (Runte : 1997, 19-20)

L'explorateur-topographe Clarence King émit l'idée que la culture ne provenait pas uniquement des réalisations de l'homme et que les séquoias avaient commencé à pousser avant l'ère chrétienne. L'histoire des États-Unis était donc plus ancienne que celle de l'Europe. Horace Greeley, lui-même, fit remarquer aux lecteurs de sa *Tribune* en 1859 que les arbres « étaient d'une taille tout-à-fait respectable lorsque David dansait devant l'arche, lorsque Salomon posait les fondations du Temple, lorsque Thésée dirigeait Athènes, lorsqu'Enée s'enfuyait des ruines en flammes de Troie vaincue. » (Runte : 1997, 22) Eli Perkins dans son article du *New York Times* « California's Big Trees » reprendrait la même idée en 1877. (Vermaas, 27)

Dès le débat de 1864 au Sénat qui mena à la création du State Park de Yosemite, le sénateur de Californie John Conness insista sur leur caractère unique :

Some of the greatest wonders of the world [...] The trees contained in that grove have no parallel, perhaps, in the world [...] The Mariposa Big Tree Grove is really the wonder of the world, containing those magnificent monarchs of the forest that are from thirty to forty feet in diameter [...] they are estimated to reach an age of three thousand years. (Runte : 1973, 32)

Et de continuer en racontant que, lors d'une exposition universelle à Londres, où l'écorce d'un séquoia avait été transportée pour y être exposée, les Anglais avaient cru à une invention Yankee, créée de toutes pièces :

The English who saw it declared it to be a Yankee invention, made from beginning to end; that it was an utter untruth that such trees grew in the country; that it could not be; and, although the section of the tree was transported there at an expense of several thousand dollars, we were not able to convince them that it was a specimen of American growth. They would not believe us. (Runte : 1997, 29)

Charles Eliot Norton, le célèbre homme de lettres, analyserait bien le phénomène en 1879 lorsque, en parlant des chutes du Niagara, il dirait que la plus grande partie des visiteurs les voyait comme « un curieux phénomène, qui suscite leur émerveillement et stimule leur fierté nationale. » (Runte : 1973, 32)

En matière de préservation de l'environnement, la priorité allait donc vers les merveilles et les curiosités de la nature. Les limites du State Park du Yosemite de 1864 n'englobaient d'ailleurs que les parties les plus spectaculaires, sans tenir compte des écosystèmes, ni même des lignes de partage des eaux. Le monumentalisme plus que l'environnement prévalait donc. (Runte : 1997, 29)

Le manque d'histoire et de culture était compensé par des formes et phénomènes géologiques aux caractéristiques quasi artistiques. Il n'est pas anodin que Frederick Law Olmsted, le célèbre paysagiste, membre de la commission de gestion du parc de Yosemite, ait débuté son rapport préliminaire de 1865 aux autres commissaires par une liste des diverses expressions du talent artistique américain citant les

peintures d'Emanuel Leutze, d'Albert Bierstadt et les photographies de Carleton Watkins, l'architecture du Capitole ou de l'Académie des Beaux-Arts, avant de décrire le Yosemite et de défendre ses idées quant à la gestion du parc. Non seulement certaines de ces oeuvres d'art, comme celles de Bierstadt et Watkins, avaient fait connaître les lieux aux Américains de l'Est, mais le sublime des paysages en faisait des œuvres d'art à part entière.

Charles W. Cook, membre de la première expédition d'exploration de Yellowstone en 1869, ne parvenait à décrire les sites qu'en les comparant à des châteaux :

[They] bore a strong resemblance to an old castle [whose] rampart and bulwark were slowly yielding to the ravages of time [...] the stout old turret [...] as perfect in outline as though but a day ago it had been built by the hand of man [...] the stronghold of some baron of feudal times [...] fortresses, castles, watchtowers and other ancient structures. (Runte: 1997, 35-36)

Nathaniel Pitt Langford, membre de l'expédition de 1870 à Yellowstone, quant à lui, y voyait des « piliers de basalte » et autres « flèches ». Ferdinand Vandiveer Hayden, le géologue en chef de l'expédition d'exploration de la région de Yellowstone en 1871, dont le rapport fut repris mot pour mot par le House Committee on the Public Lands pour défendre le projet de loi de création du premier parc national américain, y décrivait les merveilles de Yellowstone comme autant de « décorations plus belles que l'art humain ait jamais conçu. » (Dunnell : 1872)

L'Amérique attendait ces repères historiques pour se forger une identité nationale... Au cours de la période troublée de la guerre civile, les séquoias devinrent des symboles de la nation. De part leur longévité et leur survie à de nombreuses catastrophes (tempêtes, feux et même exploitation commerciale pour les arbres Discovery Tree et Mother of the Forest dépouillés d'une partie de leur écorce pour des expositions mais toujours vivants), ils rassuraient le pays quant à sa propre pérennité. (Vermaas, 38, 42, et 49)

L'historien britannique Simon Schama voit même en Yosemite un outil de réconciliation, un symbole de l'unité nationale (Figueiredo, 13) et Richard Grusin suggère que la création du parc a pu aider à réorienter selon un axe Est/Ouest la nation déchirée selon l'axe Nord/Sud et a participé à la re-création de l'Amérique d'après la guerre. (27)

Le souci de protéger les terres publiques contre les intérêts privés et la commercialisation outrancière

Déjà en 1831, Alexis de Tocqueville en voyage en Amérique avait exhorté un ami à se dépêcher de se rendre aux chutes du Niagara s'il souhaitait les voir dans toute leur splendeur ; la forêt alentour était en train d'être rasée et il ne donnait pas dix ans aux Américains pour implanter une scierie ou un moulin au pied de la cataracte. L'avenir lui donnerait raison... (Runte : 1997, 6) Au fil des années, moulins, échoppes et hôtels défigureraient les points d'observation les mieux situés...

The most favorable points of observation around the falls are appropriated for purposes of private profit, while the shores swarm with sharpers, hucksters and peddlers who perpetually harass all visitors,

finirait par reconnaître le Gouverneur Robinson de l'État de New York en janvier 1879 en soutenant la proposition de Lord Dufferin, Gouverneur Général du Canada,

de restaurer et préserver les chutes au sein d'un parc international. (Runte : 1973, 40)

James T. Gardner, avec Frederick Law Olmsted, commissaire d'une étude sur l'état des chutes, en donnerait la description suivante dans son rapport de 1880:

Small 'hotels', mills, carpenter shops, stables, 'bazaars', ice-houses, laundries with clothes hanging out to dry, bath houses, large, glaring white hotels, and an indescribable assortment of miscellaneous rookeries, fences and patent medicine signs. (Runte: 1973, 42)

Ces publicités pour médicaments, les commissaires de Yosemite les avaient déjà trouvées avant 1865 (date du rapport de Frederick Law Olmsted) sur des rochers « recouverts au pochoir de publicités pour des remèdes de charlatan. » (Olmsted, 9)

Dès la première page de ce rapport, Olmsted mentionnait « le danger que de tels lieux puissent devenir propriété privée et, qu'à cause du mauvais goût, des caprices de leur propriétaire ou des nécessités de quelque spéculation de leur part, leur valeur pour la postérité en souffre. » (Olmsted, 1)

De même à Yellowstone, selon l'historien Hiram Martin Chittenden, chacun des membres de l'expédition était persuadé que « e terrain tout autour ne tarderait pas à être occupé par des intérêts privés et que les belles formations seraient emportées à des fins mercantiles. La seule solution était donc le contrôle du gouvernement sur ces terres. (Chittenden, 68)

Dans le rapport de M.H. Dunnell à la Chambre des Représentants on peut lire :

Persons are now waiting for the spring to open to enter in and take possession of these remarkable curiosities, to make merchandise of these beautiful specimens, to fence in these rare wonders so as to charge visitors a fee, as is now done at Niagara Falls, for the sight of that which ought to be as free as the air or water.

Le sénateur Lyman Trumbull, quant à lui, pensait qu'il était fort probable que « quelqu'un puisse d'y rendre, se mettre en travers du seul chemin qui mène à [ses] merveilles, et faire payer à toute personne qui viendrait à passer dans ces gorges un droit d'entrée d'un ou cinq dollars. » (Runte : 1997, 52)

Ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que Ferdinand V. Hayden, l'inspirateur de ce rapport, avait, dès son arrivée à Yellowstone au cours de l'été 1871, trouvé des individus en train de clôturer les bassins de geysers le long de la Firehole River ou les sources chaudes de Mammoth Hot Springs. (Runte : 1997, 44)

On comprend donc bien pourquoi, dans le Yellowstone Act du 1^{er} mars 1872, ces terres allaient être « mises de côté et interdites à tout peuplement, occupation ou vente. »

Pour Olmsted, c'était le devoir du gouvernement d'empêcher certains individus de monopoliser ces terres, « de les soustraire à la mainmise de particuliers », le devoir du gouvernement envers les classes sociales les moins favorisées, c'est-à-dire les femmes et les agriculteurs selon lui, mais aussi tous les citoyens :

The establishment by government of great public grounds for the free enjoyment of the people under certain circumstances, is thus justified and enforced as a political duty. (Olmsted, 8)

It is the main duty of government, if it is not the sole duty of government, to provide means of protection to all citizens in the pursuit of happiness against the obstacles, otherwise insurmountable, which the selfishness of individuals or combinations of individuals is liable to interpose to that pursuit. (Olmsted, 6 ; voir aussi 10)

On voit combien sa rhétorique fait écho à l'une des expressions les plus célèbres de la Déclaration d'Indépendance « life, liberty and the pursuit of happiness », composée de trois droits inaliénables, que reprend également le texte du Yosemite Act par lequel le gouvernement cédait à l'État californien une partie des terres du futur parc national :

with the stipulation, nevertheless, that the said State shall accept this grant upon the express conditions that the premises shall be held for public use, resort, and recreation; shall be inalienable for all time...

Droits, qui sont aussi, selon Olmsted ceux de la postérité et qui, selon Richard Grusin, risquaient d'être d'autant plus menacés que la crise en Europe qui affectait les secteurs industriels traditionnels comme les chemins de fer dans les années 1870 rendait particulièrement attractifs les investissements en Amérique, notamment pour les Britanniques. (11)

Les qualités thérapeutiques de la nature qui permettraient de répondre au besoin de détente du peuple américain et de développer le tourisme

Pour Joseph L. Sax, le but central des parcs nationaux américains était de promouvoir ce qu'il appelle « les loisirs contemplatifs », et, même s'il serait réducteur de penser que c'était le credo de tous les préservationnistes, les exemples abondent d'articles où les vertus de la nature sont vantées. C'est Frederick Law Olmsted qui développe le plus ces arguments ; s'il mentionne d'abord que l'appréciation du paysage cultive l'esprit, il insiste néanmoins beaucoup plus sur les bienfaits thérapeutiques physiques et psychiques de la nature, qu'il qualifie de « loisir revigorant » :

if this contemplation occurs in connection with relief from ordinary cares, change of air and change of habits, [it] is favorable to the health and vigor of men and especially to the health and vigor of their intellect...

... bienfaits qui augmentent la capacité au bonheur et permettent d'éviter ce qui guette ceux qui n'y ont pas accès :

The want of such occasional recreation where men and women are habitually pressed by their business or household cares often results in a class of disorders the characteristic quality of which is mental disability sometimes taking the severe forms of softening of the brain, paralysis, palsey, monomania, or insanity, but more frequently of mental and nervous excitability, moroseness, melancholy, or irascibility... (Olmsted, 6)

Arguments qui ne sont pas sans rappeler les idées des pères de la neurologie américaine avec lesquels Olmsted avait travaillé en tant que Secretary of the US Sanitary Commission, comme le mentionne Grusin (40), ainsi que des passages de *Nature* d'Emerson et qui arrivaient en contrepoint des pratiques médicales lourdes, communes dans la première moitié du siècle, telle la saignée...

La création des parcs devenait donc d'utilité publique et il poursuit en vantant les élites britanniques dont la durée de vie active dépasse celle des Américains de même condition, fait qu'il attribue aux moments de détente passés à se promener ou chasser dans leurs parcs privés ou à voyager dans les Alpes.

Les premiers explorateurs et lobbyistes en faveur de Yellowstone avaient de grandes ambitions pour les régions qu'ils avaient arpentées : Nathaniel Pitt Langford, premier surintendant du parc, surnommé National Park Langford, disait du lac Yellowstone : « It is dotted with islands of great beauty, as yet unvisited by man, but which at no remote period will be adorned with villas and the ornaments of civilized life. » Il prédisait qu'il ne faudrait que quelques années « avant que les progrès de la civilisation ne conquièrent cette merveilleuse solitude, et ne l'ornent de toutes les attractions auxquelles est sensible un goût éduqué et raffiné. » (Runte : 1997, 43). Albert Peale, le minéralogiste qui accompagnait l'expédition de 1871, affirmait de son côté : « [It required] no stretch of the imagination to see this place in the near future thronged with invalids drinking this water and bathing in it for their health. » (Merrill, 128) Le rapport HR26 du Committee on the Public Lands sur Yellowstone voyait d'ailleurs dans le futur parc « un lieu de villégiature pour les invalides... [que] ne détrôn timer aucune région du monde. »

Quelques années plus tôt, Olmsted avait parlé des propriétés curatives des sources de Yosemite « dont on dit le goût semblable à celui des Empire Springs de Saratoga. » Il citait l'exemple de la Suisse, qui avait su exploiter la beauté de ses paysages et développer transports, hébergement, et distractions pour attirer les touristes et affirmait que Yosemite représentait un « avantage pécuniaire évident » et « une source de richesse similaire ».

Pour rendre possible ce genre d'exploitation, les lois créant les parcs leur permettaient d'octroyer des baux : « des baux n'excédant pas dix ans peuvent être accordés pour certaines parties des lieux en question » à Yosemite et « des baux à des fins de construction pour des durées n'excédant pas dix ans, concernant de petites parcelles de terrain, aux endroits du dit parc qui nécessiteront la construction de bâtiments pour l'hébergement des visiteurs. » à Yellowstone. Le montant de ces locations devait, dans les deux cas, être réinvesti dans l'entretien du parc et la création de routes, entre autres.

Non seulement le parc allait créer de la richesse, mais, dans le cas de Yellowstone, un autre argument capital était qu'il ne coûterait rien à l'État... Hayden s'était engagé à ne pas demander de financement pendant plusieurs années et les administrateurs ne devaient recevoir aucun salaire... ce qui perdura jusqu'en 1877.

L'absence de valeur économique marchande des terres pour les industries traditionnelles et l'agriculture.

Des deux premiers parcs américains, l'un avait été créé « pour l'usage, la villégiature et les loisirs du public » (Yosemite) et l'autre « comme parc public ou espace de loisir pour le bien et le plaisir de la population. » (Yellowstone). Il était donc bien clair qu'ils n'étaient pas voués à être préservés mais plutôt à être utilisés... et les compagnies ferroviaires, dont le soutien allait se montrer décisif, en avaient bien compris le potentiel. Mais à l'époque, la valeur d'une terre se jugeait à son utilisation industrielle ou agricole potentielle. Il fallait donc persuader les sceptiques que ces zones étaient sans valeur...

Dans les débats à propos de Yellowstone, le rapport HR26 du Committee on the Public Lands stipulait dès la quatrième ligne que :

The entire area... is not susceptible of cultivation with any degree of certainty, and the winters would be too severe for stock-raising... These mountains are all of volcanic origin, and it is not probable that any mines or minerals of value will ever be found there.

... no portion of this tract can ever be made available for agricultural or mining purposes. Even if the altitude and the climate would permit the country to be made available, not over fifty square miles of the entire area could ever be settled. The valleys are all narrow, hemmed in by high volcanic mountains like gigantic walls.

The withdrawal of this tract, therefore, from sale or settlement takes nothing from the value of the public domain, and is no pecuniary loss to the Government...

Le sénateur George Edmunds du Vermont déclarait que la région « [était] située à une telle altitude au-dessus du niveau de la mer [qu'elle ne pouvait] en aucun cas être utilisée à des fins d'occupation privée » et que le Congrès « ne lésait pas les intérêts du peuple en s'efforçant de [la] préserver. » (Runte : 1997, 51) En ce qui concernait Yosemite, le sénateur Conness, lui, affirmait que les terres y étaient « sans aucune valeur pour toute utilisation publique. »

Même John Muir, le plus ardent défenseur de Yosemite et le fondateur du Sierra Club, disait de ses sources qu'elles n'avaient « de valeur pour aucun autre usage que celui de la beauté », de ses sommets « pas une seule mine de valeur n'y a été jusqu'ici découverte » et que l'ensemble n'était qu'une « masse de granit massif qui n'aura jamais aucune valeur pour l'agriculture. » (Runte : 1997, 62)

Le rapport HR 26 et les débats au Congrès avaient été très largement influencés par l'avis éclairé de Ferdinand V. Hayden, le géologue en chef de l'United States Geological and Geographical Survey of the Territories et, entre autres, de la fameuse exploration de Yellowstone en 1871. Pour Mount Rainier, ce fut la présence de Bailey Willis, spécialiste de géologie minière engagé par la Northern Pacific Railroad pour rechercher des gisements de charbon, qui rendit crédible l'argument que Mount Rainier ne contenait aucune richesse minière substantielle... ce qui illustre bien le pouvoir politique dont jouissaient les scientifiques à l'époque.

De plus, il s'agissait de protéger les forêts qui régulaient le ruissellement des eaux au printemps, et par là même diminuaient la fréquence des inondations mais aussi des périodes de sécheresse en contrebas. Le parc national allait protéger la partie supérieure de trois cours d'eau... « Un tel point de vue sur cette affaire a un impact énorme sur les intérêts agricoles de mon État », déclarait le sénateur Squire, de l'État de Washington. « Les hautes terres montagneuses et recouvertes de glace sont totalement impropres à la culture. Seul le gouvernement peut protéger de la ruine les terres riches situées en aval s'il agit rapidement. » (Catton, chapitre 3 note 38)

Mais la méfiance était telle que, dans chaque cas, il fallut faire des concessions aux intérêts industriels et agricoles : dans le cas de Mount Rainier, le Congrès autorisa l'exploitation et la prospection minière à continuer à l'intérieur du parc ; dans celui de Yellowstone, le sénateur Trumbull, qui soutenait le projet, ne manqua pas d'ajouter qu'« à l'avenir, si nous le désirons, nous pourrions abroger cette loi, si elle gêne qui que ce soit. » Le représentant Dawes du Massachusetts, de son côté, faisait remarquer qu'« à tout moment, lorsqu'il apparaîtra plus judicieux de le consacrer à toute autre utilisation, les États-Unis seront parfaitement en mesure de le faire. » (Runte : 1997, 53-54) Les préservationnistes furent donc obligés de faire quelques concessions pour parvenir à leurs fins...

La réévaluation des parcs au vu de nouvelles informations, de nouvelles possibilités technologiques, restait donc possible. L'exemple de Yosemite est significatif : dès sa création, il apparut que des terres riches et accessibles pour les industries minière et forestière, mais aussi l'agriculture, avaient été englobées et les requêtes aboutirent en 1905 à l'amputation de plus de 540 miles carrés de la surface du parc. Ce même parc vit en 1913 la triste conclusion d'un débat de plus de dix ans

au sujet de la vallée de Hetch Hetchy, moins connue que celle de Yosemite, mais tout aussi belle et située en plein cœur du parc national. Le maire de San Francisco avait, dès la création du parc en 1890, proposé d'y construire un barrage afin d'approvisionner la ville en eau potable. Le tremblement de terre de 1906 et le gigantesque incendie qui en découla le confortèrent dans ses idées et, après d'âpres discussions, des pétitions de tout bord, malgré l'opposition du célèbre Sierra Club fondé par Muir en 1892 et de la plupart des journaux dont le *New York Times*, le Congrès vota en décembre 1913 la Raker Bill, permettant d'envoyer la vallée...

On voit donc que la vision utilitariste est bien celle qui a prédominé dans les discussions qui ont entouré la création puis la gestion des premiers parcs américains. La préservation n'apparaît dans les lois que liée au plaisir des visiteurs – « enjoyment of the people » – et aux baux de location, dont le produit doit être employé, entre autres, à cette fin. (Grusin, 43-44)

Il fallut attendre 1916 et la création du National Park Service pour voir ajouter « de telle manière et par tels moyens qu'ils resteront intacts pour le plaisir des générations futures. »

Toujours est-il que les limites des parcs ne furent établies en ne tenant compte que des impératifs économiques, réduisant leur surface au strict périmètre des parties les plus spectaculaires (Runte : 1997, 55). Ni à Yosemite et Sequoia, ni à Yellowstone, ni à Mount Rainier, on ne tint compte des écosystèmes.

La rhétorique de l'inutilité allait perdurer et présider à la création de Crater Lake National Park en 1902, à celle de Glacier National Park en 1910, puis à celle de Rocky Mountains National Park en 1915. Il faudrait attendre 1934 et la création du parc des Everglades en Floride pour voir la faune prise en considération et la préservation suffire à justifier la création d'un parc... avec cent ans de retard sur la vision du peintre George Catlin.

« Rien de ce qui est monnayable en dollars n'est en sécurité, même protégé. », dirait John Muir en 1908 devant la Governors Conference on Conservation. Malheureusement, cela est toujours d'actualité si l'on en croit la NPCA (National Park Conservation Association) qui se définit comme « un comité citoyen de surveillance du National Park Service » : sur sa liste de parcs nationaux en danger, la moitié se trouve dans l'Ouest (dont Yellowstone et Glacier), et les parcs d'Alaska, qui représentent les deux tiers de la surface gérée par le National Park Service, sont menacés par les forages pétroliers et, tout comme Yellowstone, par le tourisme et la prolifération des motoneiges...

Sources

- CATTON, Theodore. *WONDERLAND: An Administrative History of Mount Rainier National Park*. Seattle : National Park Service Cultural Resources Program, 1996. www.nps.gov/archive/mora/adhi/adhi.htm (visité en mai 2009)
- CHITTENDEN, Hiram Martin. *The Yellowstone National Park: Historical and Descriptive (1895)*. Cincinnati : The Robert Clark Company, 1911.
- DEAKIN, Motley F. *The Home Book of the Picturesque: or American Scenery, Art and Literature (1852)*. Gainesville, Florida: Scholars' Facsimiles & Reprints, 1967.

- DUNNELL, M.H. *Report N° 26, House of Representatives, 42nd Congress, 2nd Session, February 27, 1872.* www.yellowstone-online.com/history/1872.html (visité en janvier 2010)
- FIGUEIREDO, Yves. « Aux sources du débat écologique contemporain : l'expérience américaine » in *Revue Française d'Etudes Américaines* 2006-3 (N°109), p.69-82. (Voir aussi sa thèse de doctorat : *Du monumentalisme à l'écologie. Politique et esthétique de la nature en Californie. 1864-1916*, Paris 7, 2005)
- GRUSIN, Richard. *Culture, Technology and the Creation of America's National Parks*. Cambridge: Cambridge University Press, 2004.
- HUTH, Hans. "Yosemite: The Story of an Idea" in *Sierra Club Bulletin* 33 (3): 47-78, March 1948. www.yosemite.ca.us/library/yosemite_story_of_an_idea.html (visité en mai 2009)
- HUTH, Hans. *Nature and the American: Three Centuries of Changing Attitudes (1957)*. Lincoln : University of Nebraska Press, 1990.
- MERRILL, Marlene Deahl, ed. *Yellowstone and the Great West: Journals, Letters and Images from the 1871 Hayden Expedition*. Lincoln : University of Nebraska Press, 1999.
- OLMSTED, Frederick Law. *Yosemite and the Mariposa Grove: A Preliminary Report, 1865.* www.yosemite.ca.us/library/olmsted/report.html (visité en mai 2009)
- RUNTE, Alfred. "Beyond the Spectacular: The Niagara Falls Preservation Campaign" in *The New York Historical Quarterly, Volume 57*. New York, janvier 1973.
- RUNTE, Alfred. *National Parks: The American Experience (1979)*. Lincoln : University of Nebraska Press, 1997.
- SAX, Joseph L. *Mountains without Handrails: Reflections on the National Parks*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 1980.
- VERMAAS, Lori. *Sequoia: The Heralded Tree in American Art and Culture*. Washington, D.C. : Smithsonian Institution, 2003.
- YELLOWSTONE AND SNOWMOBILES:
http://serc.carleton.edu/research_education/yellowstone/snowmobiles.html
<http://www.nps.gov/yell/planyourvisit/winteruse.htm>
<http://dsc.discovery.com/news/2008/11/04/snowmobiles-yellowstone.html>
<http://www1.voanews.com/english/news/a-13-a-2003-02-26-8-Yellowstone-67299532.html?refresh=1> (visités en décembre 2009)
- YOSEMITE ACT 38th Congress, Session 1, Chapter 184 p. 325.
www.constitution.org/uslaw/sal/013_statutes_at_large.pdf (visité en mai 2009)